

LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC,

POÈME. — 1675.

A SON ALTESSE MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DE BOUILLON,
GRAND AUMÔNIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Votre Altesse éminentissime ne refusera pas sa protection au poème que je lui dédie: tout ce qui porte le caractère de piété est auprès de vous d'une recommandation trop puissante. C'est pour moi un juste sujet d'espérer dans l'occasion qui s'offre aujourd'hui; mais, si j'ose dire la vérité, mes souhaits ne se bornent point à cet avantage; je voudrais que cette idylle, outre la sainteté du sujet, ne vous parût pas entièrement dénuée des beautés de la poésie. Vous ne les dédaignez pas ces beautés divines, et les grâces de cette langue que parlait le peuple prophète. La lecture des livres saints vous en a appris les principaux traits. C'est là que la sagesse divine rend ses oracles avec plus d'élevation, plus de majesté, et plus de force que n'en ont les Virgile et les Homère. Je ne veux pas dire que ces derniers vous soient inconnus: ignorez-vous rien de ce qui mérite d'être su par une personne de votre rang? Le Parnasse n'a point d'endroits où vous soyez capable de vous égarer. Certes, MONSEIGNEUR, il est glorieux pour vous de pouvoir ainsi démêler les diverses routes d'une contrée ou vous vous êtes arrêté si peu. Que si votre goût peut donner le prix aux beautés de la poésie, il le peut bien mieux donner à celles de l'éloquence. Je vous ai entendu juger de nos orateurs avec un discernement qu'on ne peut assez admirer; tout cela sans autre secours que celui d'une bienheureuse naissance, et par des talents que vous ne tenez ni des précepteurs ni des livres. C'est aux lumières nées avec vous que vous êtes redevable de ces progrès dont tout le monde s'est étonné. Ce qui consume la vie de plusieurs vieillards enchainés aux livres dès leur enfance, la jeunesse d'un prince l'a fait; et nous l'avons vu, et la renommée l'a publié. Elle a joint au bruit de votre savoir celui de ces mœurs si pures, et d'une sagesse qui est la fille du temps chez les autres, et qui le devance chez vous. Un mérite si singulier a été universellement reconnu. Celui qui dispense les trésors du ciel, et le mo-

¹ Il était duc d'Albret, et beau-frère de la duchesse de Bouillon. Voyez sur ce qui le concerne notre *Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*.

narque qui par ses armes victorieuses s'est rendu l'arbitre de l'Europe, ont concouru de faveurs et d'estime pour vous élever. Après des témoignages d'un si grand poids, mes louanges seraient inutiles à votre gloire. Je ne dois ajouter ici qu'une protestation respectueuse d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble et très-obéissant
serviteur,

DE LA FONTAINE.

LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC, POÈME.

Reine des esprits purs, protectrice puissante,
Qui des dons de ton fils rends l'âme jouissante,
Et de qui la faveur se fait à tous sentir,
Procurant l'innocence, ou bien le repentir;
Mère des bienheureux, Vierge, enfin, je t'implore.
Fais que dans mes chansons aujourd'hui je t'honore;
Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs
Que j'allais mendier jadis chez les neuf Sœurs.
Dans ce nouveau travail mon but est de te plaire.
Je chante d'un héros la vertu solitaire,

² Chardon de la Rochette assure que la Fontaine fut obligé de supprimer la première édition de son poème de Saint Malc, parce que dans la souscription de cette épître dédicatoire il avait indûment donné au cardinal de Bouillon le titre d'altissime sérénissime. Cette assertion peu probable nous montre du moins que les choses les plus indifférentes en apparence ont leur degré d'importance, et que les éditeurs de notre poète ont eu tort de retrancher cette souscription, que nous rétablissons ici d'après la première édition; Paris, 1675, in-8° de cinquante pages, chez Claude Barbin. Le savant Adry, dans une note manuscrite qui se trouve en tête de notre exemplaire de cette première édition, nous apprend que ce fut la Fontaine lui-même qui la supprima, parce qu'il se proposait de retoucher ce poème, et de le publier de nouveau sous le format in-4°, projet qu'il n'a jamais exécuté. Ceci explique parfaitement pourquoi ce livret est si rare.

³ La Fontaine, qui avait déjà consenti à laisser paraître sous

POÈME.

487

Sans que nous bénissions le saint nom qu'à demi,
Ne vivant pas pour Dieu, mais pour son ennemi.
Ma sœur, si nous cherchions de plus douces demeures?
Je vous ai fait récit quelquefois de ces heures
Qu'en des lieux séparés de tout profane abord
Je passais à louer l'arbitre de mon sort:
Alors j'avais pitié des heureux de ce monde.
Maintenant j'ai perdu cette paix si profonde;
Mon cœur est agité malgré tous vos avis.
Je ne me repens pas de les avoir suivis.
Mais enfin jetez l'œil sur l'état où nous sommes:
Vous êtes exposée aux malices des hommes;
Je n'ai plus de mes bois les saintes voluptés.
Ne reviendront-ils point ces biens que j'ai quittés?
Ah! si vous jouissiez de leur douceur exquise!
La fuite, direz-vous, ne nous est pas permise:
De notre liberté l'Arabe est possesseur.
Et quel droit a sur nous un cruel ravisseur?
Brisons ses fers; fuyons sans avoir de scrupule:
Le mal est bien plus grand lorsque l'on dissimule.
Quelque prétexte qu'ait un mensonge pieux,
Il est toujours mensonge, et toujours odieux.
Allons vivre sans feinte en ces forêts obscures
Où j'ai trouvé jadis des retraites si sûres.
Ne tentons plus le ciel: ayons une humble peur.
Je vous promets des jours tout remplis de douceur.
Il se tut. Aussitôt la prudente bergère
Approuve les conseils que le saint lui suggère.
Il fait choix de deux bons les plus grands du troupeau,
Les tue, ôte les chairs, change en outre leur peau.
Notre couple s'en sert à traverser les ondes
Dont il fallait franchir les barrières profondes.
Le courant les poussa bien loin sur l'autre bord.
Tous deux marchent en hâte où les guide leur sort.
Ils avaient achevé quatre stades à peine,
Quand, trahis par leurs pas imprimés sur l'arène,
Ils entendent de loin des chameaux et du bruit,
Tournent tête, et, voyant que leur maître les suit,
Se pressent, mais en vain; tout ce qu'ils purent faire
Fut de gagner un antre affreux et solitaire,
Triste séjour de l'ombre: en ses détours obscurs
Régnaient une lionne, hôtesse de ses murs.
Elle y conçut un faon, unique et tendre gage
Des brûlantes ardeurs du roi de cette plage.
Mère nouvellement, on l'eût vue allaiter
Celui qu'elle venait en ces lieux d'enfanter.
Mais comment l'eût-on vue? à peine la lumière
Osait franchir du seuil la démarche première.
Par cent cruels repas cet antre diffamé
Se trouvait en tout temps de carnage semé.
Le saint couple frémit, et s'arrête à l'entrée:
Ils n'osent pénétrer cette horrible contrée;
Ils cherchent quelque coin en tâtant, et craintifs.
L'Arabe croit déjà tenir ses fugitifs.

Il n'avait avec lui pour escorte et pour guide
Qu'un esclave fidèle, adroit, et peu timide.
Va me querir, dit-il, ce couple qui s'enfuit.
Le cimetière au poing, l'esclave entre avec bruit.
La lionne l'entend, rugit, et pleine d'ire
Accourt, se lance à lui, l'abat, et le déchire.
De son séjour si long le maître est étonné;
Et d'un courroux aveugle aussitôt entraîné,
Est-ce crainte ou pitié, dit-il, qui te retarde?
Quoi! je n'ai pas encor cette troupe fuyarde!
Enfants de l'infortune, esprits nés pour les fers,
Je vous irai chercher tous trois jusqu'aux enfers.
Dans le gouffre à ces mots l'ardeur le précipite.
Sa colère a bientôt le sort qu'elle mérite.
A peine il est entré que les cruelles dents
Et les ongles felons s'impriment dans ses flancs.
Les saints, loin d'en avoir une secrète joie,
Du parti le plus fort craignent d'être la proie,
Font des vœux pour l'Arabe, et tous deux soupirants
Souhaitent un remords du moins à leurs tyrans:
Mais des suppôts de Bell'âme aux feux consacrée,
Victime nécessaire, à l'enfer est livrée.
Le maître et son esclave, attendant le trépas,
Gisent ensanglantés: la mort leur tend les bras.
La cruelle moitié du monstre de Libye
Traîne en ses magasins leurs deux corps, où la vie
Cherche encore un refuge, et quitte en gémissant
Les hôtes que du ciel elle obtint en naissant.
Le lionceau se baigne en leur sang avec joie.
Il ne sait pas rugir, et s'instruit à la proie.
Digne de ces leçons, il commence à goûter
Les meurtres qu'il ne peut encore exécuter.
Après qu'il a joui du crime de sa mère,
Et qu'ils ont assouvi leur faim et leur colère,
La lionne repense à ces actes sanglants,
Emporte en d'autres lieux son faon avec les dents,
Quitte l'obscur séjour; et se sentant coupable,
Encor que faite au meurtre et de crainte incapable,
Elle fuit, et confie aux plus âpres rochers
Du cruel nourrisson les jours, qui lui sont chers.

Malc cherche aussi bien qu'elle un plus certain asile:
L'abord de ce séjour lui semble trop facile.
L'odeur des animaux, la piste de leurs pas,
La vengeance et le bruit de ces cruels trépas,
Tout lui fait redouter qu'une troupe infidèle
N'évente les secrets que cet antre recèle,
Ne trouve l'innocent, en cherchant les auteurs
De l'attentat commis sur ses persécuteurs.
La faim même, qui rend les saints ses tributaires,
Fait sortir nos héros de ces lieux solitaires.
Loin du peuple profane ils vont finir leurs jours.
Un bourg de peu de nom fait enfin leurs amours.
Là le couple pieux aussitôt se sépare.

De leur mensonge saint l'offense se répare.
Cet hymen se dissout. La dame entre en un lieu
Où cent vierges ont pris pour époux le vrai Dieu.

Dans un cloître éloigné Malc s'occupe au silence ;
Et s'il n'allait parfois régler la violence
Dont la chaste recluse embrasse l'oraison,
Sa retraite pourrait s'appeler sa prison.
Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence :
C'est le seul dont ses vœux demandent l'abondance.
Plus ange que mortel, il se prive des biens
Qui sont de notre corps agréables soutiens.
Ce jeûne rigoureux n'accourcit point sa vie.
Des deux flambeaux du ciel la course entre-suivie
A longtemps ramené la peine et le repos,
Le repos aux humains, la peine au saint héros,
Sans qu'il semble approcher du terme de sa course.
De son zèle fervent l'inépuisable source
Fomente la chaleur qui retarde sa mort :
Près d'un siècle d'hivers n'a pu l'éteindre encor.

Jérôme en est témoin, ce grand saint dont la plume
Des faits du Dieu vivant expliqua le volume.
Il vit Malc, il apprit ces merveilles de lui² ;

¹ Saint Jérôme a traduit la Bible de l'hébreu en latin. C'est cette version qui a été consacrée par le concile de Trente sous le nom de *Vulgate*. Il a en outre composé des commentaires sur le Nouveau Testament.

² Saint Jérôme dit avoir entendu le récit de cette aventure de la bouche même de Malc, dans un petit bourg de Syrie nommé Maronie, à trente milles d'Antioche. Voyez D. HIERONYMI *Epistolæ selectæ*, lib. III, epist. III, de VITA MALCHI, *captivi monachi*.

Et mes légers accords les chantent aujourd'hui.
Qui voudra les savoir d'une bouche plus digne
Lise chez d'Andilly cette aventure insigne.
Jérôme l'écrivait lorsque le peuple franc
Du bonheur des Romains arrêta le torrent³.

Je la chante en un temps où sur tous les monarques
Louis de sa valeur donne d'illustres marques⁴ ;
Cependant qu'à l'envi sa rare piété
Fait au sein de l'erreur régner la vérité.
Prince, qui par son choix remis le culte aux temples,
Qui t'acquis cet honneur par tes pieux exemples,
Et que le haut savoir, le sang, et la vertu,
Ont dès tes jeunes ans de pourpre revêtu⁵ ;
Je t'offre ce récit, faible fruit de mes veilles :
Mais s'il faut que nos dons égalent tes merveilles,
Quel Homère osera placer devant ses vers
Ton nom, digne de vivre autant que l'univers ?

³ Arnauld d'Andilly a donné une traduction de la lettre de saint Jérôme dans les *Vies des saints pères des déserts et de quelques saints*. Voyez les *Oeuvres diverses de M. Arnauld d'Andilly*, in-fol., 1675, t. II, p. 488 à 495.

⁴ Saint Jérôme a déploré en prose éloquente les funestes effets des invasions des Francs et des autres nations de barbares qui de son temps dévastaient l'empire romain. Voyez dans ses œuvres, *édit. Parisiis in-folio*, t. IV, p. 748, *Epistol. ad Ageruchiam*. Cette épître est de l'an 409.

⁵ Ce poème parut en 1675, et l'année précédente Louis XIV avait fait la conquête de la Hollande.

⁶ Lorsque le duc d'Albret eut été nommé cardinal, il était si jeune que dans le monde on l'appelait par dérision *l'enfant rouge*.

FIN DE LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC.

De conduire les miens, Seigneur, prends le souci.
Le ciel comblait de dons cette humble modestie.
L'âme de nos bergers du péché garantie
Ne se contentait pas de l'avoir évité.
Qu'avons-nous, disaient-ils, jusque-là mérité ?
Nous te sommes, Seigneur, serviteurs inutiles.
Aide-nous, rends nos cœurs en vertus plus fertiles ;
Fais-nous suivre la main qui nous a secourus.
Tu combattis pour nous, tu souffris, tu mourus ;
Nous vivons, nous passons nos jours dans l'espérance :
Nos délices feront le prix de ta souffrance.
Ne nous feras-tu point imiter ces travaux ?
Quand auras-tu, Seigneur, tes enfants pour rivaux ?
Si cette ambition te semble condamnable,
C'est l'amour qui la cause ; il rend tout pardonnable.
Oui, Seigneur, nous t'aimons, nous l'osons protester :
Mais si l'effet ne suit, que sert de s'en vanter ?
Il faut porter ta croix, goûter de ton calice,
Couvrir son front de cendre, et son corps d'un cilice.

Tandis qu'ils se mataient par ces saintes rigueurs,
Leurs troupeaux prospéraient aussi bien que leurs cœurs.
L'Arabe en profitait sans en savoir la cause.
Ce brigand, pour le gain employant toute chose,
Voulut les engager par de plus forts liens.
Il crut que de s'enfuir ayant mille moyens,
Ils se pourraient enfin soustraire à l'esclavage ;
Qu'il fallait joindre aux fers les nœuds du mariage :
Leur amour lui serait un gage suffisant.
Les doux fruits dont l'hymen leur ferait un présent
Augmenteraient ses biens, l'auraient encor pour maître.
Humains, cruels humains, faut-il procurer l'être
Afin que ce bienfait enchaîne un innocent ?
Et ne se saurait-il affranchir en naissant ?
L'Arabe, ayant ainsi double profit en vue,
Donne aux chastes bergers une alarme imprévue ;
Leur propose à tous deux un lien plein d'horreur.

Ne nous fais point, dit Malc, tomber dans cette erreur :
Celle que tu me veux joindre par l'hyménée
D'un légitime époux suivait la destinée.
Tu la lui vins ravir ; tu le pus par ta loi.
Nous ne nous plaignons point de nos fers ni de toi.
Redouble la rigueur d'un joug involontaire :
Mais puisque notre Dieu nous défend l'adultère,
Laisse-nous résister à ton vouloir impur.
Notre innocence t'est un gage bien plus sûr.
Quel service attends-tu de nous, quand notre zèle
N'aura pour fondement qu'une ardeur criminelle ?
Si tu crains qu'étant bons nous ne quittions tes champs,
Te fieras-tu sur nous quand nous serons méchants ?

L'Arabe à ce discours se sent transporté d'ire.

Vil esclave, dit-il, tu m'oses contredire !
Meurs ou cède ; obéis, et garde désormais
De m'alléguer ton Dieu, que je ne crus jamais.
Aussitôt de son glaive il dépouille la lame ;
Et Malc épouvanté s'approche de la dame.
Le soir, on les enferme en un lieu sans clartés :
Leur mariage n'eut que ces formalités.
On n'y vit point d'Hymen ni de Junon paraître.
Frivoles déités qui nous devez votre être,
Vous n'accourûtes pas : comment l'auriez-vous pu ?
Vous n'êtes que des noms dont le charme est rompu.
Notre couple étant seul eut recours aux prières.
Tous deux avaient besoin de grâces singulières.
Ils ne s'étaient point vus encor dans ces dangers :
Non que, portant leurs pas loin des autres bergers,
L'enfer n'eût quelquefois leur perte conspirée ;
Mais des yeux du Seigneur leur conduite éclairée
Ne s'écartait jamais de la divine loi.
Le berger cette nuit se défia de soi.
Sa crainte, incontinent de désespoir suivie,
Pour sauver sa pudeur mit en danger sa vie :
Et le même couteau qui dans mille besoins
L'aidait à s'acquitter de ses champêtres soins ;
Ce couteau, dis-je, allait du saint couper la trame :
L'imprudent Malc, voulant mettre à couvert son âme,
S'en allait de sa main la livrer au démon ;
Fureur qui n'était pas indigne de pardon.

La lueur de l'acier avertit la bergère.
Que vois-je ? cria-t-elle. O ciel ! qu'allez-vous faire ?
Je vais, répondit Malc, prévenir les combats
D'un œil toujours présent, et toujours plein d'appas.
Nous ne nous fuirons plus : notre âme est condamnée
Aux dangers qu'à sa suite entraîne l'hyménée.
Malgré nous désormais nous vivrons en commun ;
Deux parcs nous hebergeaient, nous n'en aurons plus qu'un.
Hélas ! qui l'aurait cru que cette inquiétude
Nous chercherait au fond d'une âpre solitude !
J'apprehende à la fin que le ciel irrité
N'abandonne nos cœurs à leur fragilité.
Cette faute entre époux nous semblera légère.

Il faut espérer mieux, dit la chaste bergère :
Dieu ne quittera pas ses enfants au besoin,
Si mon sexe est fragile, il en prendra le soin.
Vous ai-je donné lieu d'en être en défiance ?
Qu'ai-je fait pour causer cette injuste croyance ?
Votre soupçon m'outrage, et vous avez dû voir
Que je sais sur mes sens garder quelque pouvoir.
Quand mon cœur aurait peine à s'en rendre le maître,
Êtes-vous mon époux ? et le pouvez-vous être ?
Nous a-t-on pu lier sans savoir si la mort
M'a ravi ce mari qui m'attache à son sort ?
Vous vous alarmez trop pour un vain hyménée.

Je vous rends cette main que vous m'avez donnée.
Dissimulez pourtant, feignez, comportez-vous
Comme frère en secret, en public comme époux.
Ainsi vécut toujours mon mari véritable;
Et si la qualité de vierge est souhaitable,
Je la suis¹ : j'en fis vœu toute petite encor.
Malgré les lois d'hymen j'ai gardé ce trésor.
Après l'avoir sauvé d'un amour légitime,
Voudrais-je maintenant le perdre par un crime?
Non, Malc; je ne crois pas que le ciel le souffrit.
Il m'en empêcherait, quelque appât qui s'offrit.
Ne craignez plus, vivez; l'Éternel vous l'ordonne.
Estimez-vous si peu cet être qu'il vous donne?
Votre corps est à lui; ses mains l'ont façonné:
Le droit d'en disposer ne vous est point donné.
Quelle imprudence à vous de finir votre course
Par le seul des péchés qui n'a point de ressource!
Toute faute s'expie; on peut pleurer encor:
Mais on ne peut plus rien, s'étant donné la mort.
Vivez donc; et tâchons de tromper ces barbares.

Le saint ne put trouver de termes assez rares
Pour rendre grâce au ciel, et louer cette seur
Dont la sagesse était égale à la douceur.
Cette nuit s'acheva comme les précédentes:
Dieu leur fit employer en prières ardentes
Des moments que l'on croit innocemment perdus
Quand le somme a sur nous ses charmes répandus.

Le lendemain l'Arabe en ses champs les renvoie.
Là montrant aux bergers une apparente joie,
Les larmes, les soupirs, et les austérités,
Quand ils se trouvaient seuls faisaient leurs voluptés.
En eux-mêmes souvent ils cherchaient des retraites.
On ne s'aperçut point de ces peines secrètes.
Chacun crut qu'ils s'aimaient d'un amour conjugal.
Aucun plaisir au leur ne semblait être égal.
On se le proposait tous les jours pour exemple;
Et lorsque deux époux étaient conduits au temple,
Que le ciel, disait-on, afin de vous combler,
Fasse à l'hymen de Malc le vôtre ressembler!

Le saint couple à la fin se lasse du mensonge;
En de nouveaux ennuis l'un et l'autre se plonge.
Toute feinte est sujet de scrupule à des saints:
Et, quel que soit le but où tendent leurs desseins,
Si la candeur n'y règne ainsi que l'innocence,
Ce qu'ils font pour un bien leur semble être une offense.

¹ Il y a *je la suis* dans la première édition et dans celle des *Oeuvres diverses* de 1729, et c'est ainsi qu'a écrit la Fontaine. Dans les éditions modernes on a mis *je le suis*, ce qui est plus conforme à la règle des grammairiens; mais on sait que madame de Sévigné, malgré les remontrances de Ménage, se montrait sciemment rebelle à cette règle.

Malc à ces sentiments donnait un jour des pleurs:
Les larmes qu'il versait faisaient courber les fleurs.
Il vit auprès d'un tronc des légions nombreuses
De fourmis qui sortaient de leurs cavernes creuses.
L'une poussait un faix; l'autre prêtait son dos:
L'amour du bien public empêchait le repos.
Les chefs encourageaient chacun par leur exemple.
Un du peuple étant mort, notre saint le contemple
En forme de convoi soigneusement porté
Hors les toits fourmillants de l'avare cité.
Vous m'enseignez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre
Ce n'est pas pour soi seul qu'ici-bas on doit vivre;
Vos greniers sont témoins que chacune de vous
Tâche à contribuer au commun bien de tous.
Dans mon premier désert j'en pouvais autant faire;
Et sans contrevenir aux vœux d'un solitaire,
L'exemple, le conseil, et le travail des mains,
Me pouvaient rendre utile à des troupes de saints:
Aujourd'hui je languis dans un lâche esclavage;
Je sers pour conserver des jours de peu d'usage.
Le monde a bien besoin que Malc respire encor!
Vil esclave, tu mens pour éviter la mort!
Que ne résistais-tu, quand on força ton âme
A se voir exposée aux beautés d'une femme?
Lorsqu'il ne fut plus temps tu courus au trépas.
Quitte, quitte des lieux où Christ n'habite pas.
Avec ses ennemis veux-tu passer ta vie?

Il déclare à la sainte aussitôt son envie,
Va s'asseoir auprès d'elle, et lui parle en ces mots:
Ma seur, je me souviens que vos sages propos
Déjà plus d'une fois m'ont retiré de peine.
Naguère, en conduisant mon troupeau dans la plaine,
Je songeais à l'état où le sort nous réduit.
Quelle est de nos travaux l'espérance et le fruit?
Rien que de prolonger le cours de nos misères,
Et vieillir, s'il se peut, sous des ordres sévères.
Voilà dedans ces lieux le but de notre emploi.
Nous y vivons pour vivre; est-ce assez? dites-moi.
Faut-il pas consacrer à l'auteur de son être
Tous ses soins, tout son temps, enfin tout ce qu'un maître
Et qu'un père à la fois uniquement chéri
Exige de devoirs d'un couple favori?
Dieu nous comble tous deux de ses faveurs célestes:
Il nous a dégagés de cent pièges funestes.
Sa grâce est notre guide ainsi que notre appui:
Nous ne persévérons dans le bien que par lui.
Allons nous acquitter de ce bienfait immense.
Ici le jour finit, et puis il recommence,

² Cette description du travail des fourmis est traduite du récit de saint Malc dans saint Jérôme. Mathieu Marais, qui ignorait cela, y a vu une preuve du génie observateur de la Fontaine. Voyez à ce sujet notre *Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*.

Rendu meilleur encor par le bon aliment,
Remettaient le malade en son train ordinaire.
On se rétablissait, mais toujours lentement.
Une cure plus prompte était une merveille.
Cependant la longueur minait nos facultés.
S'il restait des impuretés,
Les remèdes alors de nouveau répétés,
Casse, rhubarbe, enfin mainte chose pareille,
Et surtout la diète, achevaient le surplus,
Chassaient ces restes superflus,
Relâchaient, resserraient, faisaient un nouvel homme:
Un nouvel homme! un homme usé.
Lorsqu'avec tant d'appâts cet œuvre se consomme,
Le trésor de la vie est bientôt épuisé.
Je ne veux pour témoins de ces expériences
Que les peuples sans lois, sans arts, et sans sciences:
Les remèdes fréquents n'abrégent point leurs jours,
Rien n'en hâte le long et le paisible cours.
Telle est des Iroquois la gent presque immortelle:
La vie après cent ans chez eux est encor belle.
Ils lavent leurs enfants aux ruisseaux les plus froids.
La mère au tronc d'un arbre, avecque son carquois,
Attache la nouvelle et tendre créature;
Va sans art apprêter un mets non acheté.
Ils ne trafiquent point des dons de la nature;
Nous vendons cher les biens qui nous ont peu coûté.
L'âge où nous sommes vieux est leur adolescence.
Enfin il faut mourir, car sans ce commun sort
Peut-être ils se mettraient à l'abri de la mort
Par le secours de l'ignorance.

Pour nous, fils du savoir, ou, pour en parler mieux,
Esclaves de ce don que nous ont fait les dieux,
Nous nous sommes prescrit une étude infinie.
L'art est long, et trop courts les termes de la vie.
Un seul point négligé fait errer aisément.
Je prendrai de plus haut tout cet enchaînement,
Matière non encor par les Muses traitée,
Route qu'aucun mortel en ses vers n'a tentée:
Le dessein en est grand, le succès malaisé;
Si je m'y perds, au moins j'aurai beaucoup osé.
Deux portes sont au cœur; chacune a sa valvule².
Le sang, source de vie, est par l'une introduit;

¹ Le traitement des fièvres était tel que la Fontaine l'indique ici, avant le chevalier Talbot, qui fit à cet égard une révolution en médecine, et qui défendit, comme choses dangereuses, la diète, la saignée, et les purgations, pendant qu'on prenait son remède. (Voyez *Les admirables qualités du kinkina*, seconde édition, 1694, in-12, p. 17 et 22.) La première édition de ce livre parut en 1689.

² Notre poète décrit ici d'une manière très-exacte la circulation du sang découverte par le docteur Harvey, ce qui exclut la doctrine de la présence du gaz ou des esprits dans les vaisseaux artériels, qu'il a exposée plus haut, et à laquelle plusieurs médecins de ce temps étaient encore attachés. (*Notes mss. du docteur Breschet*.)

L'autre huissière permet qu'il sorte et qu'il circule,
Des veines sans cesser aux artères conduit.
Quand le cœur l'a reçu, la chaleur naturelle
En forme ces esprits qu'animaux on appelle.
Ainsi qu'en un creuset il est raréfié.
Le plus pur, le plus vif, le mieux qualifié,
En atomes extrait quitte la masse entière,
S'exhale, et sort enfin par le reste attiré.
Ce reste rentre encore, est encore épuré;
Le chyle y joint toujours matière sur matière.
Ces atomes font tout: par les uns nous croissons;
Les autres, des objets touchés en cent façons,
Vont porter au cerveau les traits dont ils s'empreignent;
Produisent la sensation.
Nulles prisons ne les contraignent:
Ils sont toujours en action.
Du cerveau dans les nerfs ils entrent, les remuent,
C'est l'état de la veille; et réciproquement,
Sitôt que moins nombreux en force ils diminuent,
Les fils des nerfs lâchés font l'assoupissement.
Le sang s'acquiesce encor chez nous d'un autre office.
En passant par le cœur il cause un battement;
C'est ce qu'on nomme pouls, sûr et fidèle indice
Des degrés du fiévreux tourment.
Autant de coups qu'il réitère,
Autant et de pareils vont d'artère en artère
Jusqu'aux extrémités porter ce sentiment.
Notre santé n'a point de plus certaine marque
Qu'un pouls égal et modéré;
Le contraire fait voir que l'être est altéré;
Le faible et l'étouffé confine avec la Parque,
Et tout est alors déploré.
Que l'on ait perdu la parole,
Ce truchement pour nous dit assez notre mal,
Aidez il fait trembler pour le moment fatal:
Esculape en fait sa boussole.
Si toujours le pilote a l'œil sur son aimant,
Toujours le médecin s'attache au battement,
C'est sa guide; ce point l'assure et le console
En cette mer d'obscurités
Que son art dans nos corps trouve de tous côtés.

Ayant parlé du pouls, le frisson se présente.
Un froid avant-coureur s'en vient nous annoncer
Que le chaud de la fièvre aux membres va passer.
Le cœur le fomentait, c'est au cœur qu'il s'augmente,
Et qu'enfin, parvenant jusqu'à certain excès,
Il acquiert un degré qui forme les accès.

Si j'excellais en l'art où je m'applique,
Et que l'on pût tout réduire à nos sons,
J'expliquerais par raison mécanique
Le mouvement convulsif des frissons:
Mais le talent des doctes nourrissons

Sur ce sujet veut une autre manière.
Il semble alors que la machine entière
Soit le jouet d'un démon furieux.
Muse, aide-moi; viens sur cette matière
Philosopher en langage des dieux.

Des portions d'humeur grossière,
Quelquefois compagnes du sang,
Le suivent dans le cœur, sans pouvoir, en passant,
Se subtiliser de manière

Qu'il naisse des esprits en même quantité
Que dans le cours de la santé.

Un sang plus pur s'échauffe avec plus de vitesse:
L'autre reçoit plus tard la chaleur pour hôtesse;
Le temps l'y sait aussi beaucoup mieux imprimer.
Le bois vert, plein d'humeurs, est long à s'allumer:
Quand il brûle, l'ardeur en est plus véhémence.

Ainsi ce sang chargé repassant par le cœur
S'embrase d'autant plus que c'est avec lenteur,
Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente.
Ce degré, c'est la fièvre. A l'égard des retours

A certaine heure, en certains jours,
C'est un point inscrutable, à moins qu'on ne le fonde
Sur les moments prescrits à cuire ou consumer
L'aliment ou l'humeur qui s'en est pu former.

Il n'est merveille qui confonde
Notre raison aveugle en mille autres effets
Comme ces temps marqués où nos maux sont sujets.
Vous qui cherchez dans tout une cause sensible,

Dites-nous comme il est possible
Qu'un corps dans le désordre amène réglément
L'accès, ou le redoublement.

Pour moi, je n'oserais entrer dans ce dédale;
Ainsi de ces retours je laisse l'intervalle:

Je reviens au frisson, qui du défaut d'esprits
Tient sans doute son origine.

Les muscles moins tendus, comme étant moins remplis,
Ne peuvent lors dans la machine

Tirer leurs opposés de même qu'autrefois,
Ni ceux-ci succéder à de pareils emplois.

Tout le peuple mutin, léger et téméraire,
Des vaisseaux mal fermés en tumulte sortant,

Cause chez nous dans cet instant
Un mouvement involontaire.

Le peu qui s'en produit sort du lieu non gonflé;
Comme on voit l'air sortir d'un ballon mal enflé.

La valvule en la veine, au ballon la languette,
Geôlière peu soigneuse à fermer la prison,

Laisse enfin échapper la matière inquiète:
Aussitôt les esprits agitent sans raison,

Deçà, delà, partout où le hasard le pousse,
Notre corps, qui frémit à leur moindre secousse.

Le malade ressemble alors à ces vaisseaux
Que des vents opposés et de contraires eaux
Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent:
Les ministres d'Éole et les flots les agitent;

Maint coup, maint tourbillon les pousse à tous moments,
Frêle et triste jouet de la vague et des vents.
En tel et pire état le frisson vient réduire
Ceux qu'un chaud véhément menacé de détruire.

Il n'est muscle ni membre en l'assemblage entier
Qui ne semble être prêt du naufrage dernier.
De divers ennemis à l'envi nous traversons,
Malheureuse carrière où ces démons s'exercent.

Si le mal continue, et que d'aucun repos
La fièvre n'ait borné ses funestes complots,
Dans les fébricitants il n'est rien qui ne pêche:
Le palais se noircit, et la langue se sèche;

On respire avec peine, et d'un fréquent effort:
Tout s'altère, et bientôt la raison prend l'essor.
Le médecin confus redouble les alarmes.
Une famille tout en larmes

G consulte ses regards: il a beau déguiser,
Aucun des assistants ne s'y laisse abuser.
Le malade lui-même a l'œil sur leur visage.
Tout ce qui l'environne est d'un triste présage;

Sa moitié, des enfants, l'un l'appui de ses jours,
Un autre entre les bras de ses chastes amours,
Une fille pleurante, et déjà destinée
Aux prochaines douceurs d'un heureux hyménée.

Alors, alors, il faut oublier ces plaisirs.
L'âme en soi se ramène, encor que nos desirs
Renoncent à regret à des restes de vie.
Douce lumière, hélas! me seras-tu ravie?

Ame, où t'envoies-tu sans espoir de retour?
Le malade, arrivé près de son dernier jour,
Rappelle ses moments où personne ne songe
Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge.

Sur ce qu'il a commis il tâche à repasser:
En vain; car le transport à ce faible penser
Fait bientôt succéder les folles rêveries,
Le délire, et souvent le poison des furies.

On tente l'émétique alors infructueux,
Puis l'art nous abandonne au remède des vœux.
Pandore, que ta boîte en maux était féconde!
Que tu sus tempérer les douceurs de ce monde!

A peine en sommes-nous devenus habitants,
Qu'entourés d'ennemis dès les premiers instants,
Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière:
On n'a pas le loisir de goûter la lumière.

Laisse enfin échapper la matière inquiète:
Aussitôt les esprits agitent sans raison,

Deçà, delà, partout où le hasard le pousse,
Notre corps, qui frémit à leur moindre secousse.

Le malade ressemble alors à ces vaisseaux
Que des vents opposés et de contraires eaux
Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent:
Les ministres d'Éole et les flots les agitent;

Maint coup, maint tourbillon les pousse à tous moments,
Frêle et triste jouet de la vague et des vents.
En tel et pire état le frisson vient réduire
Ceux qu'un chaud véhément menacé de détruire.

Il n'est muscle ni membre en l'assemblage entier
Qui ne semble être prêt du naufrage dernier.
De divers ennemis à l'envi nous traversons,
Malheureuse carrière où ces démons s'exercent.

Si le mal continue, et que d'aucun repos
La fièvre n'ait borné ses funestes complots,
Dans les fébricitants il n'est rien qui ne pêche:
Le palais se noircit, et la langue se sèche;

On respire avec peine, et d'un fréquent effort:
Tout s'altère, et bientôt la raison prend l'essor.
Le médecin confus redouble les alarmes.
Une famille tout en larmes

G consulte ses regards: il a beau déguiser,
Aucun des assistants ne s'y laisse abuser.
Le malade lui-même a l'œil sur leur visage.
Tout ce qui l'environne est d'un triste présage;

Sa moitié, des enfants, l'un l'appui de ses jours,
Un autre entre les bras de ses chastes amours,
Une fille pleurante, et déjà destinée
Aux prochaines douceurs d'un heureux hyménée.

Alors, alors, il faut oublier ces plaisirs.
L'âme en soi se ramène, encor que nos desirs
Renoncent à regret à des restes de vie.
Douce lumière, hélas! me seras-tu ravie?

Ame, où t'envoies-tu sans espoir de retour?
Le malade, arrivé près de son dernier jour,
Rappelle ses moments où personne ne songe
Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge.

Sur ce qu'il a commis il tâche à repasser:
En vain; car le transport à ce faible penser
Fait bientôt succéder les folles rêveries,
Le délire, et souvent le poison des furies.

On tente l'émétique alors infructueux,
Puis l'art nous abandonne au remède des vœux.
Pandore, que ta boîte en maux était féconde!
Que tu sus tempérer les douceurs de ce monde!

A peine en sommes-nous devenus habitants,
Qu'entourés d'ennemis dès les premiers instants,
Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière:
On n'a pas le loisir de goûter la lumière.

Laisse enfin échapper la matière inquiète:
Aussitôt les esprits agitent sans raison,

Deçà, delà, partout où le hasard le pousse,
Notre corps, qui frémit à leur moindre secousse.

Le malade ressemble alors à ces vaisseaux
Que des vents opposés et de contraires eaux
Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent:
Les ministres d'Éole et les flots les agitent;

Maint coup, maint tourbillon les pousse à tous moments,
Frêle et triste jouet de la vague et des vents.
En tel et pire état le frisson vient réduire
Ceux qu'un chaud véhément menacé de détruire.

Il n'est muscle ni membre en l'assemblage entier
Qui ne semble être prêt du naufrage dernier.
De divers ennemis à l'envi nous traversons,
Malheureuse carrière où ces démons s'exercent.

Si le mal continue, et que d'aucun repos
La fièvre n'ait borné ses funestes complots,
Dans les fébricitants il n'est rien qui ne pêche:
Le palais se noircit, et la langue se sèche;

On respire avec peine, et d'un fréquent effort:
Tout s'altère, et bientôt la raison prend l'essor.
Le médecin confus redouble les alarmes.
Une famille tout en larmes

G consulte ses regards: il a beau déguiser,
Aucun des assistants ne s'y laisse abuser.
Le malade lui-même a l'œil sur leur visage.
Tout ce qui l'environne est d'un triste présage;

Sa moitié, des enfants, l'un l'appui de ses jours,
Un autre entre les bras de ses chastes amours,
Une fille pleurante, et déjà destinée
Aux prochaines douceurs d'un heureux hyménée.

Alors, alors, il faut oublier ces plaisirs.
L'âme en soi se ramène, encor que nos desirs
Renoncent à regret à des restes de vie.
Douce lumière, hélas! me seras-tu ravie?

Ame, où t'envoies-tu sans espoir de retour?
Le malade, arrivé près de son dernier jour,
Rappelle ses moments où personne ne songe
Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge.

Sur ce qu'il a commis il tâche à repasser:
En vain; car le transport à ce faible penser
Fait bientôt succéder les folles rêveries,
Le délire, et souvent le poison des furies.

On tente l'émétique alors infructueux,
Puis l'art nous abandonne au remède des vœux.
Pandore, que ta boîte en maux était féconde!
Que tu sus tempérer les douceurs de ce monde!

A peine en sommes-nous devenus habitants,
Qu'entourés d'ennemis dès les premiers instants,
Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière:
On n'a pas le loisir de goûter la lumière.

LE QUINQUINA,

POÈME. — 1682.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Louis XIV avait acheté en 1679, du chevalier Talbot, Anglais, le secret d'un remède pour la guérison des fièvres, qui n'était que le quinquina diversément préparé. Malgré les preuves répétées de l'efficacité de ce spécifique, plusieurs médecins se refusaient à l'employer, et traitaient de charlatans ceux qui en faisaient usage. Divers écrits parurent pour et contre le quinquina. La duchesse de Bouillon, qui avait épousé, avec la chaleur qu'elle mettait en toutes choses, la cause de cette écorce salutaire, désira que la muse populaire de la Fontaine en préconisât les vertus. Il ne put résister à ses instances, et il composa son poème sur le quinquina. Déjà d'autres poètes avaient célébré la prévoyance et la générosité de Louis XIV, qui, non content d'avoir magnifiquement récompensé l'étranger qui lui avait donné le secret de la préparation du quinquina, en avait fait acheter à Lisbonne et à Cadix une quantité considérable pour les hôpitaux de son royaume. Malleme de Mézange avait composé sur ce sujet un sonnet adressé au roi, auquel il dit:

Ton bras armé d'un foudre a-t-il semé l'effroi,
D'un mot tu calmes tout, et ta bonté préfère
Le favorable nom de protecteur, de père,
Aux titres glorieux de conquérant, de roi.

C'est peu pour ta vertu qu'une gloire si belle
Brave des temps jaloux l'atteinte criminelle
Et se voit en tous lieux ériger des autels;

Déjà vainqueur du Styx et du sombre monarque,
Tu viens pour nous encore anéantir la Parque,
Et tu veux qu'avec toi nous soyons immortels.

Nous avons donné, dans notre *Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, des détails sur la découverte du quinquina, et sur le volume de la Fontaine qui renferme le poème consacré à la louange de ce puissant spécifique. Nous y renvoyons les lecteurs qui désireraient sur ce sujet de plus amples éclaircissements.

Nous remarquerons seulement ici que la Fontaine s'est servi principalement, pour la composition de son poème, du traité d'un médecin de ses amis, intitulé *De la guérison des fièvres par le quinquina*. Ce traité eut une grande vogue, et il s'en fit en peu d'années cinq éditions, savoir: une à Lyon en 1679, et quatre à Paris en 1680, 1681, 1683 et 1688. Comme elles parurent toutes sous le voile de l'anonyme, le nom de l'auteur, malgré une si grande publicité, était resté inconnu, jusqu'à ce que nos recher-

ches nous eussent fait découvrir une traduction latine de ce même traité, avec le nom de son auteur. Elle est imprimée dans le *Zodiacus Medico-Gallicus*, quatrième édition, in-4°, 1682, p. 61; et intitulée, *Tractatus de februm curatione per usum quinquina*, au clore Monginot. Dans nos notes, nous avons jugé utile de faire le rapprochement de ce traité, et d'autres de la même époque, avec le poème de la Fontaine. Nous avons aussi fait usage, pour éclaircir plusieurs passages obscurs, d'un travail que le docteur Breschet a bien voulu, d'après notre invitation, entreprendre sur ce poème.

LE QUINQUINA,

POÈME.

A M^{ME} LA DUCHESSE DE BOUILLON.

CHANT PREMIER.

Je ne voulais chanter que les héros d'Esopé:
Pour eux seuls en mes vers j'invoquais Calliopé;
Même j'allais cesser, et regardais le port.

La raison me disait que mes mains étaient lasses:
Mais un ordre est venu plus puissant et plus fort
Que la raison; cet ordre accompagné de grâces,
Ne laissant rien de libre au cœur ni dans l'esprit,

M'a fait passer le but que je m'étais prescrit.
Vous vous reconnaissez à ces traits, Uranie!
C'est pour vous obéir, et non point par mon choix,
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,

Disciple de Lucrèce une seconde fois.
Favorisez cet œuvre; empêchez qu'on ne die
Que mes vers sous le poids languiront abattus:
Protégez les enfants d'une muse hardie;

Inspirez-moi; je veux qu'ici l'on étudie

La duchesse de Bouillon.

Ce vers fait allusion au discours adressé à madame de la Sablière (fable première, livre X), où la Fontaine a traité de l'âme des bêtes.